

Jean-Marc Demetz

LES TROIS ROYAUMES

Tome 3



Pour Ophelia et Stella

et Milo et Victor

OPHELIA ET STELLA

68

Enfin libéré.

Je suis un Être, roi du peuple des Êtres, banni des hommes.

Ma haine est ardente. Immortelle. Ils le savent.

Est arrivé le temps de suer ma colère, de pisser ma hargne, de chier mon fiel. Nous, les Êtres, allons vomir notre haine irréconciliable sur les hommes. Des tombereaux qui les mettront genoux à terre et qui écraseront leurs faces dans les racines de leur vilénie.

Depuis si longtemps. Ça n'avait que trop duré, même si je n'étais pas à un siècle près.

Baron du Condath, ce titre m'était dû en héritage et il ne m'a pas été transmis.

J'étais un jeune homme intelligent et je m'intéressais à toutes les choses de la vie. J'avais pour cela de bons précepteurs et j'ai découvert avec eux l'astronomie, les mathématiques, ces deux matières me passionnèrent, et aussi l'agriculture, la gouvernance et l'art de la guerre. J'avais décidé de devenir un souverain éclairé et soucieux de son peuple. L'art aussi, je désirais le mettre à sa disposition. Ma baronnie, un havre de paix. Juste et prospère. C'était mon idéal.

Ma famille disposait d'une bonne richesse, d'un château fier et solide, mais je n'ai hérité ni de l'un ni de l'autre. Banni ! Puni d'avoir été trop vif, trop jeune.

Trop curieux.

Qu'y avait-il dans le creux des montagnes d'Elzécór ?

Depuis les temps anciens, les soldats de la baronnie barraient le passage et jamais personne n'en avait révélé la raison. Aux confins de la baronnie, nous avions une enclave interdite, une verrue mystérieuse et inquiétante et j'avais estimé qu'il me serait impossible de gouverner le Condath avec aux fesses ce furoncle qui suintait une honte obscure.

Un secret se cachait au creux des roches, mais qui savait ? Un ennemi se tapissait-il aux portes de la cité ? Et jamais nous ne l'aurions vu ? Moi, une fois baron, je n'allais pas faire respecter une loi ancestrale qui me semblait dépourvue de sens.

Un jour, j'ai voulu savoir, mais ni le baron, ni les trois mages qui le conseillaient ne me donnèrent la moindre explication. Je compris que mon père n'en savait rien et cela me mit hors de moi, car l'interdit venait des mages et cette entrave à mon futur pouvoir seigneurial me devint insupportable. Alors, fièrement arcbuté à mon orgueil, je me suis cabré contre leur censure.

Selon leurs lois, je venais de trahir la règle du silence et je ressentis aussitôt leur hostilité. Devais-je attendre mon sacre pour asseoir mon autorité envers les mages ou devais-je agir ? Cette réflexion alimenta dans mon esprit un bouillonnement qui l'emporta sur tout le reste et j'en tirai une insolente détermination à faire en sorte d'élucider le mystère au plus vite.

Alors mon orgueil attisa toutes mes audaces et, en premier, j'arrivai à connaître l'emplacement secret du sceau seigneurial, afin de fabriquer un laissez-passer qui m'octroyait le droit de passage et ordonnait au commandant du barrage de ne transmettre aucun compte-rendu au château, aussi de mettre à mort tout soldat qui parlerait de ma venue. Enfin, je partais vers Elzécór pour arriver de nuit.

Au barrage, j'ai caché mon visage sous une large capuche, mais je me suis fait reconnaître par le commandant. Le fils du baron en mission secrète... Il n'en revenait pas. En lui suggérant l'importance

de l'enjeu, je lui rappelai sournoisement les consignes du billet en espérant en faire un allié dans le secret.

Une fois le poste de garde passé, je chevauchais toute la journée qui suivit aux creux de vallons empierrés ou sur la roche plate de plateaux peu élevés. Autour de moi des montagnes, des pics, des pointes de lances gigantesques, de la roche noire et grise tantôt luisante tantôt éteinte. Un monde sombre comme je n'avais jamais vu. Un monde dur. Je décidai d'aller me claquer à son extrémité, de me rendre au bout du bout. Je traversais ainsi plusieurs défilés et m'enfonçais dans Elzécor.

J'arrivais sur un large plateau, un cul-de-sac entouré d'une haute muraille de pierre, là où devaient se trouver les grottes. Je prospectais les lieux et trouvais sept trous dans la roche que j'entrepris d'explorer. Les premières cavernes étaient vides, aucun signe de vie, toutes des tunnels exigus de roche noire. Arides. En tendant les bras, je pouvais toucher les pans. Puis j'en découvrais une dont les parois d'entrée étaient distantes d'une perche avant de s'écarter. Au fond, une lueur. En me rapprochant, la voûte de roche se couvrait d'aiguilles prismatiques de couleur jaune orangé et la chaleur augmentait sensiblement. Étais-je arrivé à l'objet du secret ?

Dans un recoin, un puits de lave de la taille d'une grosse marmite. En voyant les bords du cratère constitués d'un amas friable, je préférais rester à distance pour regarder la roche en fusion se cloquer de grosses bulles qui crevaient mollement sur sa surface. Était-ce l'objet de l'interdit ? Le danger que craignaient les hommes ? Je me méfiai des exhalaisons et décidai d'explorer plus loin.

À la sortie, sur la place de pierre, ils me barraient la route du retour.

Des centaines. Au début je ne voyais que des taches, puis mes yeux s'habituaient à la lueur du jour et je pus discerner leurs silhouettes humaines. Dressées comme une forêt devant moi. Hommes, femmes, enfants. Immobiles, muets et impassibles. Je remarquai aussitôt la teinte laiteuse de leurs mains et de leurs visages. Tous affichaient une parfaite blancheur. Leur peau avait perdu les tons chauds qu'elle

possède d'ordinaire dans le teint et avait contracté une pâleur lactée. Leurs vêtements paraissaient avoir perdu leur couleur ou naturellement ils n'en avaient pas ou peu.

Pâleur des habits, blancheur des visages. Et ce noir vif, ce gris tranchant de la pierre environnante. La pureté dans un écrin. Serait-ce un peuple virginal ?

Que faire ? Hors de question de bouger. J'essayai d'analyser le danger et je me mis à les observer. Je reconnais les signes d'hostilité et, autour de moi, je n'en remarquai aucun. Leurs visages impavides ne m'inspirèrent pas de crainte. Il n'y avait pour m'impressionner que leur posture, une telle immobilité avait de quoi surprendre. Le regard de leurs yeux aux pupilles d'un blanc crayeux s'irisait de reflets bleuâtres comme ceux de l'opale. Des armes ? Apparemment personne n'en portait.

Je me dis que s'ils avaient voulu me faire disparaître, ça aurait déjà été fait. Restait à savoir s'ils allaient me laisser partir.

Je tentai le contact.

— Je suis Gaubert de Mélinoc, fils du baron du Condath, dis-je.

Pas le moindre sourcillement en face.

— Je veux vous parler.

Aucune réaction. Pas un qui se distinguait en qualité de chef. Un flegme si entier, d'une telle masse, c'était de l'art !

Je fis quelques pas. Pas de réaction non plus. Puis j'avançai lentement et le peuple blanc s'écarta. Toujours pas un mot. À chaque pas que je faisais, en captant les regards à ma portée, j'ai remarqué sous leur placidité leur belle assurance.

Puis quand ils s'aperçurent que je rejoignais mon cheval, ils se rangèrent en file pour former un passage. Avant de grimper sur le canasson, je criai :

— Je suis Gaubert de Mélinoc, fils du baron du Condath.

J'attendis un moment avant d'ajouter :

— Un jour, je serai votre seigneur !

Puis une fois sur la monture, je leur dis simplement :

— Je reviendrai.

À mon retour, un comité d'accueil m'attendait dans un vallon à plusieurs lieues du château. Les soldats me cernèrent et ils me firent monter dans un caisson hermétique posé sur une charrette. Ils avaient agi en restant à forte distance et je pensais que cette précaution devait m'interdire tout contact. Surtout ne rien dévoiler de ma découverte...

Ce fut le même cirque au château et on me claquemura dans une chambre complètement opaque. J'y trouvai une lampe à huile, une table, une chaise et une paillasse. Jeté au cachot, aux oubliettes... J'étais prisonnier de mon père le baron. Dans mon isolement, mon esprit se mit à tourner et je me posai mille questions. Allais-je revoir le jour ?

Mes geôliers réduisaient les rapprochements au strict minimum au travers d'un vasistas au pied de la porte qui constituait le seul passage vers l'extérieur. On y présentait mon écuelle et j'y passai la cuvette des excréments. Comme signes d'une présence humaine, des crissements, les seuls bruits émis par l'autre monde. Je suis certain qu'on poussait l'écuelle et qu'on tirait la cuvette avec un long bâton. Il était muni d'un crochet que j'entendais riper sur le pavé.

Pour ne pas tomber dans la folie au début je me récitai des poèmes. Puis j'ai eu besoin de voir des images et j'entrepris de me remémorer le château, j'y voyageais et à chaque pas, je faisais ressurgir des détails. La tenture de la chambre à coucher de la reine... La teinte gris perle des rideaux, le velours violet de la couverture de lit. J'y mettais une forte concentration et je progressais par étapes, car à chaque fois que je repassais dans une pièce, je voyais de nouvelles particularités. Quand je suis revenu dans la chambre de la reine, la couverture portait des bourrelets matelassés et les rideaux étaient à lame. Lors de cet exercice, mon cerveau extirpa des traces anciennes nettes et distinctes et en même temps, il réveilla des réminiscences soutirées du fond de mon cœur. Et là encore était le danger. Lorsqu'on est comme mort, le retour à la conscience est un poison pernicieux. Ce persifleur d'idées incite à la vie, alors il faut lutter contre l'infection des pensées. La vie. Ce n'était plus pour moi. J'étais perdu, fini.

J'ai filtré impitoyablement ce qui m'arrivait du tréfonds de ma conscience en rejetant toutes les résurgences de bonheur et cet effort cruel a forgé en moi une haine indéfectible. Envers les mages, envers mon père, envers les hommes.

Elles sont là mes racines.

Combien de temps ? L'écuelle est passée une cinquantaine de fois et enfin des pas dans le couloir. Puis un crissement nouveau. Moins strident et plus court que celui que j'entendais chaque jour. Et la porte s'ouvrit. Un garde me banda les yeux pour qu'ils ne soient pas agressés par la lumière du jour, me dit-il, et on m'amena à mon père. Il m'annonça que les mages avaient décidé que j'allais avoir droit à un conclave et que mon intérêt et celui du royaume était de dire la vérité.

— Pourquoi m'avez-vous libéré ? demandai-je.

— Pour que tu parles, répondit mon père.

— Pourquoi m'avoir emprisonné ?

— Ils t'ont mis en quarantaine...

Il n'en dévoila pas plus et, dans mon obscurité, j'ai perçu sa crainte. Ensuite je me restaurai et je me baignai et juste après, ce fut mon audition.

Ils me laissèrent mon bandeau, probablement pour me soumettre, et, au début, ils ne me posèrent qu'une seule question : qu'avez-vous vu ? En entendant glisser ses semelles, je compris que Goldefür tournait autour de moi. Pour ma part, j'avais retrouvé des habits dignes de mon statut et je me mis en tête que les mages parlaient à leur futur seigneur. Cette posture me mit à distance de mes inquisiteurs et, pour le montrer, je m'efforçais à un certain aplomb en leur répondant. À vrai dire, je n'avais pas eu le temps pour réfléchir à la position que je devais tenir et c'est la hargne du questionnement de Goldefür « Qu'avez-vous vu ? Qu'avez-vous rencontré ? Y avait-il des traces ? Des cimetières ? Des vestiges ? Dites-nous ce que vous avez vu ! » qui augmenta ma méfiance.

Le peuple blanc serait-il en danger si je le dévoilais ? Et moi resterais-je à la merci de mes inquisiteurs ? J'imaginai les mages me remettre dans mon trou.

Les questions de Goldefür m'incitèrent à penser qu'il s'attendait à la découverte d'une empreinte d'un peuple éteint et son insistance me fit imaginer qu'un danger était associé au lieu. Son attitude puait la vieille peur, une qui venait de si loin qu'elle avait gonflé en route, une qu'on ne pouvait qu'exécrer tellement on ne la connaissait pas. Une qu'on imaginait en pire. Une peur qui faisait commettre le pire aussi.

Je choisis de cacher la vérité, car, ce peuple blanc, j'irai le chercher moi-même et je le raccorderai à la baronnie. Je n'envisageais pas ma suzeraineté autrement que dans la réunion de tous mes vassaux et j'ouvrirai les portes d'Elzégor. J'imaginai un apport du peuple blanc riche de nouveaux savoirs et de nouveaux horizons. Une baronnie forte et unie dans la diversité.

Je décrivis aux mages une enclave montagneuse dure et peu avenante. Des roches aux arêtes vives, des pics vertigineux, et du noir, que du noir. Partout des pierres nues, fortes et sombres. Une matrice sèche, rêche et inféconde. Un lieu d'absence. Pas de couleurs, pas de vie, ni végétale, ni animale. Un trou minéral sordide.

Peut-être ai-je trop appuyé ma description sépulcrale parce que j'ai ressenti l'hésitation des mages. Ma réponse... Comment la recevaient-ils ? Bonne nouvelle ? Ou mauvaise ? Vraie ? Ou fausse ?

Ils quittèrent la pièce pour se concerter à trois et, dans l'attente de leur retour, mon père m'entreprit. Il m'affirma qu'il ne savait rien des grottes d'Elzégor et il me confirma que les mages veillaient fort à interdire ce territoire. Je compris qu'il les soupçonnait d'en savoir plus que lui.

Quand ils revinrent, ils me condamnèrent au confinement dans la forteresse et je n'obtins aucune marque de clémence du baron. Ils réclamèrent ma promesse de rester muet au sujet d'Elzégor.

Je ne les voyais toujours pas avec le bandeau plaqué sur mes yeux, mais je perçus au ton de la voix de Goldefür, à son caractère grave et majestueux, et aux silences profonds et solennels, que leur injonction valait pour tout. En effet, il évoqua le devoir seigneurial dans toute son amplitude et m'enjoignit de porter un serment de fidélité à leur égard.

Je n'aurais jamais imaginé la mainmise des mages sur mon père si je n'avais pas voulu en savoir plus sur Elzécór et je m'interrogeais au sujet de sa souveraineté. Cachait-il d'autres secrets ?

Quel choix avais-je ? En me rendant à Elzécór, j'avais provoqué une perturbation inédite à laquelle les mages n'étaient pas préparés. Personne ne leur avait désobéi et personne ne les avait outragés comme je venais de le faire.

Le silence paternel fut si cruel que je compris que les mages m'écarteraient du trône si je ne faisais pas envers eux acte de soumission et d'obéissance. J'ai juré.

Quand on m'a libéré de mon bandeau à la fin de l'audience, j'ai croisé le regard du baron. Ce n'était pas celui d'un père déchu, au contraire j'y ai vu une forme d'affirmation, comme si je venais de subir la transmission d'une valeur intrinsèque au statut de baron du Condath. De cet instant, je ne lui ai plus adressé la parole. Même si je brûlais de le questionner, car ma mise en quarantaine avait éveillé en moi une perplexité lancinante. Avais-je survécu à un péril ? Et lequel ? Je me demandais également ce qui les dérangeait le plus, que je sois allé à Elzécór ou que j'en sois revenu ? En tout cas, la réaction de Goldefür ne tarda pas, il prépara vite une armée.

On m'autorisa alors à me déplacer dans le château, à mon gré, dans les limites de l'enceinte, mais toujours accompagné par deux soldats. Au début, j'ai voulu rentrer en contact avec mes gardiens. Sans succès évidemment. Ils avaient sélectionné des balèzes, sûrement les trognes les plus patibulaires de la troupe, des types au cuir tanné par ce qu'il y a de plus rude dans l'art du soldat. Très vite, je me suis aperçu que ces lascars étaient inaccessibles à des sentiments humains tels que la bonté, la sympathie et la pitié. Les mots ne sortaient de

leurs bouches qu'en éruptions rauques et courtes. Pas plus de trois en général : « Pas par là ! Dans la chambre ! Demi-tour ! »

Une fois, l'un d'eux a sorti son épée pour me faire revenir sur mes pas. Je suis sûr qu'il m'aurait embroché si je n'avais pas obtempéré. Forcément cela m'a fait réfléchir aux conditions de ma future charge de baron...

Puis Goldefür revint en tête des troupes flanqué des chevaliers. Ils ouvraient le chemin à deux énormes charrettes, du genre de celles qui transportent le foin. Au fur et à mesure de leur avancée, les discussions des spectateurs qui s'étaient précipités pour voir le défilé s'arrêtaient net.

Le mage fit pénétrer l'horreur dans la cour centrale et les gens du château découvrirent le contenu des charrettes, bouche bée, yeux écarquillés. Une dentelle d'un rouge terne, parfois brun, s'étalait sur un amas d'un blanc intense.

De loin, deux tas de boules. De plus près, ça ressemblait à des têtes. Partout le sang s'était répandu en coulée sous forme de rubans qui striaient le blanc des peaux et des cheveux.

Fin de la route du peuple des Hommes Blancs à Comyr. Par ma faute. Toutes ces têtes, je les avais vues sur leurs épaules. Des têtes et des corps, des esprits, des âmes blanches comme la couleur de leur peau. Ils m'avaient laissé partir sans un signe d'hostilité. Et sans rien dire sur eux, je les avais dénoncés. Par mon orgueil, je suis allé voir, j'ai passé outre l'interdit. Je me suis vu baron juste et fier. Qu'avais-je fait ? J'avais décimé un peuple doux qui ne cherchait qu'à vivre en paix loin des hommes.

J'ai voulu hurler ma hargne, mais ça aurait fait trop plaisir aux deux molosses qui me collaient aux chevilles. Alors je n'ai eu qu'une question en tête : comment m'évader du château pour éloigner ma tête du billot qui approchait ?

Nous avons eu le droit à un discours des mages. Tous en rond autour des charrettes. Face aux chevaliers et au peuple de Comyr,